

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Premier et dernier virages

Collectif, *Nouvelles fraîches douze, Module d'études littéraires*, UQAM, 1997, 92 p.

Virages. La nouvelle en revue, n° 1, printemps 1997, Sudbury (C P. 81, suce. B, Sudbury, Ontario) P3E 4N3, 100 p.

Michel Lord

Numéro 87, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40186ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (1997). Compte rendu de [Premier et dernier virages / Collectif, *Nouvelles fraîches douze, Module d'études littéraires*, UQAM, 1997, 92 p. / *Virages. La nouvelle en revue, n° 1*, printemps 1997, Sudbury (C P. 81, suce. B, Sudbury, Ontario) P3E 4N3, 100 p.] *Lettres québécoises*, (87), 57-57.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Premier et dernier virages

Pendant que la revue *Virages* de Sudbury lance son premier numéro, à Montréal, le collectif *Nouvelles fraîches* de l'UQAM en est peut-être à son dernier.

REVUE
Michel Lord

AINSI VA LA VIE DE LA NOUVELLE AU QUÉBEC et au Canada français. Mais il ne faut pas être alarmiste, car il n'est pas certain que *Nouvelles fraîches* ne puisse pas atteindre le chiffre fatidique de treize l'an prochain. Ce qui se passe, c'est simplement que tous les membres de l'équipe actuelle — qui change de peau tous les deux ans — doivent partir. Par souci de continuité, ils lancent un « appel à la relève », aux gens qui désirent faire l'apprentissage de la fabrication d'un recueil de nouvelles collectif. Espérons que le message sera entendu au moins par les étudiants en littérature et en création littéraire ainsi que par tous ceux qui s'intéressent à la nouvelle et à l'édition.

Je dois dire que l'ensemble ne m'a pas impressionné outre mesure cette année. Mais quelques nouvelles se détachent. Il y a bien sûr celle de Jean-Pierre Vidal, « Le dixième », d'une écriture très assurée, et à l'imaginaire très étrange. Il s'agit d'une nouvelle de guerre et d'extermination, un texte à glacer le sang. La plupart des textes baignent d'ailleurs dans l'étrange, comme « L'interstice » de Nicolas Reeves, très descriptif, mais aussi assez bourgeois, avec sa descente dans une bibliothèque monstrueuse. Dans « J'ai dix doigts », Marie Labrèche donne une bonne nouvelle dans le genre psychopathologique : une espèce de folle se venge de façon cruelle de son amant qui lui reproche de mettre ses doigts dans sa bouche. Frédéric Lapierre exploite lui aussi, dans « Le bonheur », une forme de folie, mais sur le mode

à la fois ironique, grotesque, autoréflexif et violent, et avec une exubérance.

Souvent, dans *Nouvelles fraîches douze*, l'écriture des textes se joue de la forme traditionnelle, le discours prenant parfois le pas sur l'histoire, ce qui ne veut pas dire que ce soit toujours réussi. Mais comme la plupart des auteurs en sont à leurs premiers essais, il ne faut pas s'acharner dans l'éreintement. Je crois qu'il faut voir dans *Nouvelles fraîches* un banc d'essai aussi nécessaire qu'une revue, avec ses hauts et ses bas. À ce titre, elle doit continuer d'exister.

Un virage important

La nouvelle revue sur la nouvelle, *Virages*, que Stefan Psenak vient de fonder à Sudbury, est la preuve manifeste de la vitalité de la communauté franco-ontarienne. Avec *XYZ. La revue de la nouvelle et Stop*, c'est donc la troisième revue entièrement et exclusivement consacrée à la nouvelle de langue française au Canada. Que cette nouvelle revue provienne de la ville où l'on a vu naître CANO, le Théâtre du Nouvel-Ontario et les Éditions Prise de parole, il y a de quoi se réjouir de cette belle continuité culturelle et littéraire. Comme son nom l'indique, la revue compte prendre non pas un mais des virages, le pluriel étant d'une importance capitale. Psenak insiste sur le fait que la revue a été fondée dans un « esprit

d'ouverture » et qu'elle est ouverte aux « nouvelliers d'ici — et pourquoi pas d'ailleurs ? »

La première livraison est fort prometteuse, car elle rassemble onze nouvelles d'auteurs dont plusieurs sont des professionnels (Pierre Karch, Paul Savoie, Michel Ouellet, Paul-François Sylvestre, Pierre Salducci, Stefan Psenak), sans pour autant qu'ils proviennent tous du milieu de la nouvelle. Mais qu'à cela ne tienne, car à en juger par la qualité des textes de ce premier numéro, des poètes (Psenak) et des dramaturges (Ouellet) montrent qu'ils peuvent pratiquer la nouvelle avec bonheur. À tout seigneur tout honneur, je dirais que Psenak donne une des meilleures nouvelles de ce premier numéro, avec cette histoire criminelle intitulée « Le nettoyeur ».

Le discours intérieur domine (comme c'est le cas depuis des années dans la nouvelle), mais le regard se promène pour ainsi dire sur des mondes mouvants. Dans ce sens, lire *Virages*, c'est voyager dans l'univers de la conscience et à travers le monde, en allant de l'enfermement psychologique au dépaysement total : la nouvelle de Ouellet, « Du givre dans les yeux », se passe dans la tête d'un auteur de meurtre ; le texte de Paul Savoie, dans celle d'un homme abandonné par son amie ; « Vacarme », la nouvelle de Karch, « Égyptomania », se passe en Guadeloupe, mais le discours crée des liens mystérieux avec l'Égypte ancienne ; la narratrice du « Désert » de Claudette Gravel dérive entre l'Algérie et le Niger ; le cycliste de « Rencontre accidentelle », de Sylvestre, déambule à Ottawa à la recherche de beaux mâles. On retrouve même une nouvelle du terroir, ma foi fort bonne (« La chatte d'Espagne », d'Alain Bernard Marchand) et une nouvelle urbaine, montréalaise, délirante, « Hier, j'ai marché quinze jours », de Jean Calva.

Au milieu de tout cela, de ce parcours scripturaire et géographique, un détail a attiré mon attention : l'auteur de la nouvelle intitulée « Mission Thaïlande » se nomme Maude Passant. Oui, Maude Passant, dont on dit dans les notes biobibliographiques qu'elle a fait paraître en France des ouvrages « tous signés d'un pseudonyme », mais que « *Mission Thaïlande* est le premier texte [...] qu'elle signe de son nom véritable » (p. 100). Serait-ce un canular ? Pourtant, la nouvelle ne ressemble en rien à du Guy de Maupassant. S'inscrivant dans la thématique dominante du numéro, le voyage (intérieur et extérieur), la narratrice décrit un de ses départs pour l'étranger, ses peurs, ses craintes par rapport au virus qui la ronge. En lisant cette histoire de sidéenne, donc forcément de la fin du XX^e siècle, je n'ai pu m'empêcher, étant donné le nom de son auteur, de penser au « Horla », « *Mission Thaïlande* » problématisant à un certain niveau une autre forme d'invasion de l'horreur dans la réalité quotidienne. Mais peut-être vais-je trop loin... Toujours est-il que, par mes remarques, j'espère avoir montré que ce premier numéro de *Virages* vaut le détour.

